

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr.; -- L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne RÉCLAMES: 25 centimes -- On traite à forfait

Heures de départ des trains à Roubaix et Lille, 5 08, 7 10, 8 08, 9 40, 11 25, 12 45, 1 55, 3 21, 5 08, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02 Mouscron à Lille, 6 52, 9 22, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 43, 7 02, 9 0

BOURSE DE PARIS

DU 10 OCTOBRE

Table with 2 columns: Instrument (e.g., 3 0/0, 4 1/2, Emprunts) and Price (e.g., 61 85, 89 10, 98 97 1/2). Includes a second section for 'DU 12 OCTOBRE' with similar data.

ROUBAIX, 12 OCTOBRE 1874

BULLETIN DU JOUR

Nous connaissons les résultats de quarante-deux scrutins de ballottage sur les soixante-neuf qui ont eu lieu hier pour les conseils généraux vingt quatre ont été favorable aux conservateurs et dix-huit aux républicains.

Si le mouvement en faveur du septennat mac-mahonien est de plus en plus accentué, on ne peut pas nier, d'autre part, que la république ne fasse certaines recrues. Ainsi la Volonté nationale, organe du prince Napoléon, s'occupant de la lettre de M. Maurice Richard, regrette « qu'il ne soit pas allé jusqu'au bout en se prononçant nettement pour la république nationale, acceptée par le peuple et disposée à recevoir tous les concours sincères. » En d'autres termes, le prince Napoléon se dit carrément républicain. Cette conversion n'a rien de bien étonnant, si l'on veut bien se rappeler que parmi les journaux qui jouent aujourd'hui de la république, le Temps a pour directeur M. Charles Etmond, ancien secrétaire du prince Napoléon, le XIX<sup>e</sup> Siècle dont le directeur, M. Edmond About, est un ancien familier du Palais-Royal et ami du prince, l'Opinion nationale qui l'a eu pour commanditaire, et le Siècle qui a longtemps reçu ses inspirations. Cette alliance du prince Napoléon avec les républicains est riche d'aventures.

Quoi qu'en disent les feuilles officieuses de la chancellerie allemande, l'affaire de l'arrestation de M. d'Arnim devient extrêmement grave. Il se confirme que les papiers recherchés et possédés par M. d'Arnim sont d'une grande importance. L'empereur aurait donné ordre de s'en emparer par tous les moyens possibles. Le malheur en cela est que ces papiers, par prudence, ont été expédiés à l'étranger, et absolument hors de l'atteinte de la police prussienne. Depuis l'arrestation de Fouquet, on n'a jamais vu chose semblable, et on se croirait au beau temps de la féodalité. Il est heureux pour M. d'Arnim que les oubliettes et les in pace soient quelque peu passés de mode, car, sans cela, il aurait eu chance de vieillir dans une détention absolue, comme l'homme au masque de fer à Pignerol et aux îles Sainte-Marguerite. Notre rôle en France est tout tracé dans cette affaire: nous devons rester dans la plus stricte neutralité et suivre les péripéties de cette affaire. Il n'en sera pas moins intéressant de savoir si réellement quelques-unes de ces lettres ont trait à l'ingérence de la Prusse dans les affaires d'Espagne, à la politique de M.

lons maintenant si peu, la nation n'est jadis nous étions tout puissants, que les Arméniens catholiques, persécutés par le gouvernement turc qui favorise le schisme dont gémit l'Eglise arménienne, viennent d'adresser leurs plaintes et leur rapport, non pas à l'ambassadeur de France, mais à l'ambassadeur d'Angleterre. Pour les Arméniens catholiques, l'ambassadeur catholique de la France catholique ne peut plus rien ou ne veut plus rien, et ils ont plus de confiance dans la protection de l'Angleterre protestante.

Le Constitutionnel annonce que le maréchal de Mac-Mahon, acceptant l'invitation qui lui a été faite récemment par M. le duc de Broglie, quittera Paris mardi pour se rendre au château de Broglie (Eure). Le duc de Magenta sera de retour à Paris jeudi prochain.

Le XIX<sup>e</sup> Siècle confirme la nouvelle de l'entrevue de M. de Fourtou à Paris avec le maréchal de Mac-Mahon. Ce journal croit savoir que M. de Fourtou a été appelé à Paris pour des affaires purement personnelles et qu'il viendrait en effet d'être nommé directeur de la Société des Affinés, dont la concession a été accordée à M. Debrousse, lorsque M. de Fourtou était encore au ministère.

Depuis samedi matin, les cercles politiques et financiers de Paris se préoccupent d'un bruit d'après lequel le gouvernement de Madrid aurait fait remettre au cabinet de Versailles une nouvelle note pour se plaindre de la facilité qu'il leur est donnée de la frontière française, et de l'ingérence de la Prusse dans les affaires d'Espagne, à la politique de M.

Ainsi on lit dans l'Indépendance belge:

D'après une dépêche télégraphique de Berlin, le représentant de l'Espagne à Paris, aurait remis au gouvernement français une nouvelle note relative aux renforts que recevraient les carlistes par la frontière française.

Nous reproduisons cette nouvelle sous toutes réserves.

AL DE ROUBAIX

UE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

1 03, 3 39, 5 18, 6 15, 7 33, 8 32, 9 33, 11 11. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 29, 4 58, 5 38, 7 17, 8 18, 10 22, 11 25 Roubaix et Lille, 5 08, 7 10, 8 08, 9 40, 11 25, 12 45, 1 55, 3 21, 5 08, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02 Mouscron à Lille, 6 52, 9 22, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 43, 7 02, 9 0

Le Nord public, de son côté, la note plus détaillée que voici:

Nous avons reproduit, il y a quelques jours, des extraits d'une correspondance berlinoise de la Augsburger Allgemeine Zeitung, qui annonçait que le gouvernement espagnol se disposait à adresser aux puissances européennes un mémoire relatif à la prétendue tolérance dont les autorités françaises de la frontière continueraient à faire preuve en faveur des carlistes.

Aujourd'hui nous trouvons dans la Kœlnische Zeitung une dépêche de Berlin, annonçant que l'ambassadeur d'Espagne à Paris a remis tout récemment à M. le duc Decazes une nouvelle note ayant trait à la même affaire. Il ne s'agit pas encore d'un mémoire adressé aux puissances, d'un mémoire qui serait d'une incontestable gravité, mais seulement d'une nouvelle réclamation présentée directement au gouvernement français.

Il n'est pas sans intérêt de placer en regard de ces réclamations persistantes quelques renseignements que nous empruntons à une correspondance madrilène du Journal de Genève:

« Dans nos cercles politiques et militaires, y lisons-nous, on est fort tristement impressionné par l'audace croissante des carlistes du Sud, lesquels, certes, ne sont aidés par personne, et ne laissent point de tenir en échec le général Pavía avec toute son armée. »

La même correspondance raconte que, pendant qu'on faisait les marins prussiens à Bilbao, un brigantin anglais débarquait tranquillement à Motrico 20,000 capotes pour les carlistes, plus des armes et des munitions.

A l'occasion de ce dernier fait, ajoute le correspondant, la presse espagnole n'a eu le moindre mot de blâme ni pour le gouvernement, ni pour le gouverneur de la province, ni pour la marine.

Si une douzaine de hardis contrebandiers, par des chemins connus d'eux seuls, apportent de France quelques contrebandes de guerre, il s'élève aussitôt un long cri d'indignation contre la connivence du gouvernement français, et l'on ne dit mot des débarquements nombreux qui s'opèrent tant au Nord qu'au Sud, et qu'il serait relativement plus facile d'empêcher.

D'ailleurs, le gouverneur militaire de Bayonne fit avorter le gouverneur de Saint-Sébastien qu'il faudrait faire surveiller trois points de la frontière d'Espagne par lesquels beaucoup de contrebande parvenait aux carlistes. La chose est encore à faire, et personne ne souffla mot ici. Je pourrais citer vingt faits

de ce genre. Enfin, on lit dans le Constitutionnel de ce matin:

Nos représentants à l'étranger qui étaient en congé ont été invités par M. le duc Decazes à regagner leurs postes respectifs. M. de Gontaut-Biron est attendu à Berlin le

16 octobre; M. de Vogué partira pour Constantinople à la fin du mois; M. de Noailles se rend à Rome.

Voilà tous les renseignements réunis jusqu'ici sur cette affaire, dont, au surplus, il ne faut pas s'exagérer la gravité.

Cercle catholique des ouvriers de Roubaix DISCOURS

Prononcé par M. L. Scrépel-Chrétien, manufacturier, à l'inauguration des conférences littéraires, historiques et scientifiques Le dimanche 11 octobre 1874.

Messieurs, Grâce au concours de quelques hommes généreux dont la science égale le dévouement, j'ai le bonheur de pouvoir vous annoncer que tous les 2e et 4e dimanches de chaque mois, dans cette même salle, à l'issue de la cérémonie religieuse, il sera fait des cours ou conférences qui, je l'espère, vous seront utiles.

Permettez moi de compter sur votre assiduité, Messieurs. Le cercle catholique d'ouvriers de Roubaix tiendra à honneur de prouver qu'il sait correspondre une fois de plus aux efforts tentés par quelques hommes instruits et dévoués, et il voudra faire ce qu'il faut pour Dieu et pour le Cercle.

Et d'abord me dira-t-on pourquoi des conférences? — Nous travaillons durant toute la semaine — nous n'avons qu'un seul jour de repos le dimanche; quand nous avons fait la part de Dieu par l'assistance à la messe, l'assistance au salut dans la chapelle du cercle, quand nous avons écouté attentivement l'allocution toujours si touchante et si belle de M. le doyen, nous pensons bien avoir fini, et, puisqu'il faut le dire, la pipe, la chope, le jeu de boule réclament leurs droits.

Et bien, chers contradicteurs, s'il en est quelques-uns parmi vous, je vous demanderais encore une toute petite demi-heure de patience, la pipe et la chope viendront ensuite, et l'on se sera probablement que meilleures, mais dans le cas où il y aurait ici quelques incrédules, je dois m'empres- ser de dire que, dans un sens absolu, personne n'est obligé d'assister aux conférences. Nous respectons tous les goûts et nous laissons chacun libre. Sans doute, cependant, il y a un devoir de convenance à remplir: lorsque des hommes très occupés, jouissant à juste titre de la considération et de l'estime publique, nous font l'honneur de venir au cercle, le moins que nous puissions faire c'est de nous gêner un peu. Nous laisserons donc dans un délai de 20 à 25 minutes la pipe dans son étui, et nous assisterons à la conférence historique ou littéraire tous les 2e et 4e dimanches de chaque mois. — Vous ne vous en repentirez pas, soyez-en bien certains.

Comme tant d'autres, d'ailleurs, vous serez pris au charme de ces cours, de ces conférences. A Paris, à Lyon, à Bordeaux, partout enfin où il y a des cercles catholiques d'ouvriers, les conférences obtiennent le plus grand succès. — Ce que nous commençons aujourd'hui est en quelque sorte le couronnement de l'édifice de notre œuvre; le jour où nous avons fait pénétrer dans un homme quelques connaissances de physique et chimie d'histoire, de jurisprudence, nous lui avons fait faire, avec la grâce de Dieu, un pas de plus dans la connaissance de ses devoirs envers Dieu, créateur du monde, fondateur des nations, et distributeur de la justice, et d'ailleurs, Messieurs, il y a deux grandes raisons qui sont pour moi le gage de votre assiduité. La première c'est

le devoir que tout homme a de chercher à s'instruire, — la seconde, c'est le désir que doit avoir tout ouvrier chrétien de ruiner dans l'esprit d'un trop grand nombre de frères égarés ce préjugé odieux qui consiste à représenter l'église, et tous ceux qui veulent la défendre, comme ennemis de la science, comme cherchant à amasser ténébres sur ténébres autour des intelligences qu'ils obscurcissent, dit-on, pour avoir le droit de les opprimer. Ouvriers chrétiens, vous ne serez pas les dupes de ce mensonge!

Vous protesterez par votre assiduité à assister aux conférences, contre des insinuations aussi malveillantes qu'imméritées mais j'ai dit que tout homme avait le devoir de s'instruire. En effet, Messieurs, que sommes-nous sans l'instruction? Nous sommes pour nous-mêmes et le monde entier est pour nous un livre fermé. — Donné d'une âme et d'un corps, l'homme n'a pas fini sa tâche, s'il n'a veillé qu'aux besoins de son corps, il y a en lui autre chose qu'un corps qui demande aussi sa nourriture. — Sans doute, la science n'est pas rigoureusement nécessaire; loin de nous ce prétendu axiome de certains faux savants d'aujourd'hui qui ne parlent que de la science, qui ne connaissent que la science, qui n'agissent qu'au nom de la science, sans savoir que la science séparée de Dieu, source de toute science, foyer de toute lumière, est un fruit tombé de l'arbre, un rayon détaché du foyer qui ne tarde pas à s'éteindre dans les ténébres. La première science, la seule science à vrai dire pour l'homme, c'est la connaissance de Dieu, la connaissance de ses devoirs envers Dieu et envers ses semblables; et le pauvre ouvrier qui ne sait ni lire ni écrire, mais qui offre son travail et sa peine à Jésus-Christ crucifié, vaut mieux, beaucoup mieux que le grand astronome qui calcule le cours des astres, sans peut-être trouver dans son cœur un seul cri d'amour, une seule larme pour le suprême Créateur de tant de merveilles! — Ceci posé, cependant, sachons estimer la science au prix auquel elle doit l'être.

S'instruire en effet, c'est travailler à développer la faculté d'apprendre, et cette faculté une fois développée fait maître en nous une fois de plus nous-mêmes. — Que d'horizons nouveaux s'ouvrent devant nous, que de jouissances intimes nous procurera le peu que nous aurons appris! Que plus ardent et plus vives monteront nos actions de grâces vers le Créateur du monde, quand nous connaîtrons, ne serait-ce que dans une humble et faible mesure, quelques secrets de ses admirables œuvres; — et c'est ici Messieurs, le lieu de vous indiquer les matières sur lesquelles va porter l'enseignement. — Je vais avoir l'honneur de donner lecture des notes qu'on veut bien remettre à ce sujet, M. l'abbé Vassart pour la physique et la chimie, M. Faidherbe pour ses études historiques, et M. Ruffelet pour son cours élémentaire de droit.

A la satisfaction que vous éprouvez en ce moment de voir prochainement s'ouvrir devant vous les trésors d'un monde ignoré, se joint, je le sais, un autre sentiment: c'est celui d'une vive reconnaissance envers ces hommes dévoués qui consentent à s'arracher le dimanche à la famille ou à un repos légitime pour venir ici distribuer le pain de la science à tous ceux qui veulent en goûter. — Honneur à M. l'abbé Vassart, honneur à M. Faidherbe, honneur à M. Ruffelet, honneur à tous ceux qui portent dans leur poitrine un cœur de chrétien, et dans la tête quelques notions de physique, d'histoire, de géographie, d'architecture, de géologie, de médecine même. Ils viendront prendre rang dans cette petite phalange d'éducateurs de la classe

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 13 OCTOBRE 1874.

— 31 —

LE MOT DE L'ÉNIGME

PAR M<sup>me</sup> CRAVEN.

(Suite.)

XXXIV

Déjà je me levais pour aller à elle, lorsqu'une pensée soudaine et vive me cloua à ma place, une pensée qui, dès qu'elle m'eut traversé l'esprit, devint une certitude et me fit éprouver une souffrance siégeant dans le cœur. Je la regardais fixement, lisant, devinant pénétrant jusqu'au fond de son cœur, et sentant délaillir le mien. Hélas! pourquoi ce que je croyais découvrir me faisait-il trembler et frémir ainsi? Pourquoi me semblait-il qu'un dard me frappait et me déchirait le cœur?

Je cherchais à vaincre la résistance de mon âme malade. Oui, je cherchais à répéter avec sincérité ce que j'avais dit à Gilbert. J'essayai, dans cette lumière nouvelle qui venait de me frapper, de regarder Stella et de la regarder, lui! Je m'efforçai de me dire sans trouble que là, devant mes yeux, était la femme dont j'avais parlé la veille; que c'était bien elle, qui était belle, et bonne, et noble, et digne de lui; elle qui devait effacer sans retour mon image; elle, enfin, qu'il pourrait aimer sans trouble, sans scrupule, sans remords. J'essayai (et,

comme tout effort, celui-là me fit peut-être du bien et me rendit plus forte, mais je n'obtins pas la victoire.

En dépit de moi-même, dès que Gilbert eut achevé de parler, je le suivis de mes yeux, et tandis que le nom de Stella était mêlé au sien dans les acclamations enthousiastes de l'auditoire, l'avouerai-je? je remarquai avec satisfaction qu'il quittait l'estrade sans songer à s'approcher d'elle.

Ensuite je le vis s'esquiver le plus promptement possible par une petite porte qui donnait sur le portique, et de la sombre embrassade où j'étais placée, je pus l'apercevoir, à la clarté de la nuit, appuyé contre une colonne dans l'attitude d'un homme qui se repose d'un effort ou d'une longue contrainte.

Je fus longtemps hors d'état de faire la moindre attention à ce qui se passait. J'entendis vaguement: A te sacrer Regina, superbement accentué par la belle voix de contralto de Mariuccia, et après ce duo de Sémiramis, quelques morceaux détachés joués par le baron. Mais l'un d'eux me fit tressaillir et me ramena tout entière à mes impressions passées et présentes: c'était l'Etude de Chopin jouée à Paris, par Diane de Kergy, dans cette autre soirée d'adieu! Tout semblait se réunir pour m'accabler de souvenirs aussi bien que d'émotions! J'avais peine à écouter cette musique, dont le caractère déchirant et passionné me faisait mal. Déjà, en dépit de mes efforts, je sentais mes yeux se remplir de larmes, lorsque le jeune amateur

s'arrêta brusquement et se mit à jouer une valse de Strauss avec tant de verve et de brio qu'Angiolina sauta à terre, comme poussée par un mouvement irrésistible, et se mit à tourner, tenant sa petite robe de ses deux mains. Tous ceux qui dans l'auditoire avaient moins de vingt ans semblaient fort tentés de suivre son exemple; mais la valse s'arrêta, le silence se rétablit, et Angiolina revint se blottir près de moi, car Stella venait de paraître, et c'était maintenant son tour.

Le but de la soirée motivait assez les acclamations par lesquelles elle fut accueillie, et qui étaient un premier hommage rendu à la belle action qui venait d'être célébrée en éloquentes paroles. Après cela, le silence redevint profond.

Pendant que tout ce bruit se faisait autour d'elle, et pour elle, Stella était immobile, et semblait presque ne pas s'en apercevoir. Je la vis encore avec sa robe blanche, dont les manches ouvertes laissaient apercevoir ses mains et ses bras, et, pour unique ornement, un bandeau d'or posé sur la masse ondoyante de ses cheveux bruns. Elle ne me parut pas plus pâle qu'à son ordinaire: son teint, d'une blancheur éclatante, était rarement coloré; elle avait les cils et les sourcils foncés comme ses cheveux, et ses yeux, lorsque rien ne les animait, étaient d'un gris presque terne; mais, à la moindre émotion, ses prunelles semblaient grandir et s'assombrir, et alors rien n'égalait leur

éclat! Ce changement était notable surtout lorsqu'elle exerçait ce don naturel pour la déclamation qu'elle possédait sans l'avoir jamais cultivé. Elle sentait la poésie profondément et juste, et sa voix pleine et sonore rendait exactement ce sentiment intime et vrai.

A cela se joignaient des gestes simples, mais que le seul mouvement de ses bras et de ses belles mains rendait toujours nobles et gracieux. Accuecue affectation, et cependant cette physionomie, si souvent animée par une extrême gaieté, possédait aussi une étrange puissance tragique. Tel était le talent de Stella, et tel était le caractère de son âme.

Tandis que durait le mouvement bruyant qui s'était manifesté à son apparition, elle était, ainsi que je viens de la dépendre, en apparence très calme; mais ses mains nerveusement serrées l'une contre l'autre et un imperceptible mouvement de ses lèvres indiquaient plus d'agitation qu'elle n'en faisait paraître. Toutefois, cette émotion contenue ajouta encore au charme de sa voix, lorsqu'elle commença, avec une grâce incomparable, un sonnet célèbre de Zappi; mais lorsqu'ensuite, laissant vibrer l'autre corde, elle récitait une scène tirée de l'une des plus belles tragédies de Manzoni, il y eut dans l'auditoire un véritable frémissement d'admiration. Je vis surtout en face d'elle le pauvre Frank Leslie, ému, exalté, stupéfait. Alors je cherchai des yeux Gilbert... et (pardon, mon Dieu! pardon aussi, Stella!) je fus

contente de voir qu'il n'était pas là. Ce don même par lequel chacun d'eux (quoique diversement) avait la puissance d'émouvoir un auditoire me semblait établir entre eux une ressemblance qui me faisait souffrir, et cette souffrance était pénible comme un remords.

Enfin, Stella commença le chant qui termine la Divine comédie, et qui débute par cette prière, la plus belle que la piété et la poésie aient jamais inspirés au génie:

O Vergin madre! figlia del tuo figlio! En ce moment Gilbert reparut. Il ne fit pas un pas en avant, il demeura appuyé contre la porte par laquelle il venait de rentrer. Cependant je vis une légère rougeur passer sur le front de Stella, j'entendis trembler sa voix, et je compris qu'elle s'était aperçue de sa présence, et qu'elle était moins maîtresse d'elle-même qu'apparavant. Quant à lui, je le vis surpris, émerveillé, et ses applaudissements se joignirent à ceux de tout le monde. Mais lorsque chacun se leva pour entourer Stella, ses yeux se dirigèrent d'un autre côté, et il était évident que déjà il ne pensait plus à elle.

En ce moment, la petite Angiolina, qui était restée appuyée sur mon épaule, dans une muette contemplation de sa mère, répétant seulement de temps en temps à demi-voix: « C'est beau, n'est-ce pas? C'est beau! » comme si elle eût écouté de la musique, me fut enlevée

(1) O Vergin Mère! fille de ton Fils!